

— Rien. Je m'y perds. Impossible de la refuser. Malheureuse femme! Quant au lieu du rendez-vous qu'elle me demandait, je ne savais que résoudre, car depuis mon mariage, je n'ai plus de maison où donner des rendez-vous; j'ai pensé à ta retraite isolée aux portes de Paris, certain d'avance que tu ne me refuserais pas ce service; j'ai, pour toute réponse, et selon la recommandation qui m'était faite, écrit ton adresse, en ajoutant: *de midi à quatre heures*, supposant que M^{me} de Bourgueil serait plus libre de s'absenter à ces heures-là. Toute la nuit, je t'ai attendu pour te prévenir. Vers les quatre heures du matin, je me suis couché, donnant ordre à Piétri de me faire éveiller si tu rentrais. Ce matin, à neuf heures, tu n'avais pas paru à l'hôtel; j'ai résolu de venir prévenir M^{me} Julienne, dans le cas où tu ne serais pas non plus rentré chez toi, que j'attendais quelque'un ici. J'allais partir, lorsque le secrétaire du ministre des affaires étrangères est venu pour me communiquer des dépêches très-urgentes, relatives à mon ambassade: impossible de ne pas le recevoir. Libre enfin, je suis accouru ici, dans une mortelle inquiétude, craignant d'être devancé par M^{me} de Bourgueil, qui n'aurait pas trouvé la servante prévenue, mais...

L'entretien fut interrompu par l'entrée de M^{me} Julienne, qui dit au major:

— Monsieur, la dame que vous attendez est là...

— Mon ami, je te laisse, dit le major en se dirigeant vers sa chambre à coucher, où il avait enfermé Delmare, et surtout ne t'en va pas sans me parler.

— Pour mille raisons, il faut que je te revoie, dit le général.

— Et moi aussi, reprit le major.

Puis, s'adressant à M^{me} Julienne:

— Tant que cette dame sera ici, vous ne laisserez entrer personne; vous entendez? absolument personne.

— Oui, monsieur, soyez tranquille.

— Maintenant, vous pouvez introduire cette dame.

— Maurice, dit le général avec amertume, à vingt ans de distance, voilà le second rendez-vous qu'elle me donne. Ah! c'est souvent quelque chose de terrible que ces retours du passé.

Le major serra la main de son ami, et entra dans sa chambre à coucher.

Un instant après, la vieille servante introduisit M^{me} de Bourgueil, qui resta seule avec le général Roland.

XIX.

Il y avait en effet plus de vingt ans que M^{me} de Bourgueil, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, cédant à un coupable trainement, était venue chez le colonel Roland, après être restée si longtemps pure... et avait

connu le remords... presque à l'heure même de sa faute...

Il y avait aussi plus de vingt ans que jeune, beau, brillant, livré à tous les enivremens de l'âge et des sens, ne comptant plus le nombre de ses succès, insouciant des larmes qu'il faisait verser, ne cherchant que le plaisir dans les liaisons qu'il rendait éphémères, ne comprenant pas les passions sincères, profondes, inaltérables, qui font souvent pardonner à une femme l'oubli de ses devoirs, le colonel Roland avait révélé la sécheresse de son cœur et la légèreté de son caractère à M^{me} de Bourgueil, révélation terrible, première punition de cette infortunée, qui devait expier une faute d'un jour par une vie de tortures.

Tous deux, après tant d'années, se retrouvaient là, blanchis par l'âge: elle, brisée par une longue et cruelle expiation; lui, régénéré par l'accomplissement des doux et saints devoirs de la famille.

En dehors même des funestes circonstances qui amenaient le rapprochement de ces deux personnes, il y avait en lui quelque chose de si fatalement providentiel, que tous deux, troublés, abattus, baissant les yeux, gardèrent, pendant quelques instans, un morne silence.

Le général Roland le rompit le premier et dit à madame de Bourgueil d'une voix émue:

— Ah!... madame... je ne croyais pas après tant d'années...

— De grâce, monsieur, dit vivement M^{me} de Bourgueil en interrompant le général, ne parlons pas du passé... mais du présent... il est menaçant...

— Je le crains, madame... d'après la gravité de votre démarche... Ai-je besoin de vous dire que vous devez en tout et pour tout compter sur mon dévouement?

— S'il ne s'agissait que de moi, monsieur, je ne serais pas venue à vous; je souffrirais en silence... j'en ai l'habitude.

— Il est donc vrai, les traces profondes de chagrin que je lis sur votre visage, lorsque par hasard je vous rencontre dans le monde, ont une cause que je crains depuis longtemps d'avoir devinée.

— Je vous l'ai dit, monsieur, il ne s'agit pas de moi, mais de ma fille.

Le général tressaillit. C'était aussi de sa fille à lui, dont parlait M^{me} de Bourgueil, et il s'écria:

— Grand Dieu! madame, qu'est-il arrivé?

— Mon mari a reçu, ainsi que ma fille et moi, une invitation pour la fête que vous donnez demain, monsieur.

— Que dites-vous!... Non, non... c'est impossible!

— Je dis ce qui est, monsieur.

— Alors, c'est une erreur inexplicable... à moins que ce ne soit un piège... quelque odieuse machination.

— C'est malheureusement probable, car M. de Bourgueil exige que moi et ma fille nous l'accompagnions à cette fête.

— Et de cette exigence... quel est le but?

— Je l'ignore, comme j'ai ignoré dans quel dessein il m'a forcée de rechercher toutes les occasions de me rapprocher de madame la comtesse Roland.

— Ainsi... c'était lui?

— Oui, monsieur...

— Mais pour lui obéir ainsi aveuglément, il faut...

— Il faut être incessamment placée comme je le suis, monsieur, entre cette alternative d'obéir en tout à M. de Bourgueil ou de l'entendre dire à ma fille: « Vous voyez bien cette femme... votre mère... que vous vénerez... que vous adorez... eh bien! c'est une infâme... vous n'êtes pas ma fille, vous êtes la fille de son amant... »

— Oh! malheureuse femme! Je comprends tout maintenant! Le misérable!

— Vous n'avez, non plus que moi, monsieur, le droit d'accuser M. de Bourgueil; nous avons désolé sa vie... car lui... il m'aimait sincèrement.

— Ah! madame, ce reproche...

— Ce n'est pas un reproche, monsieur, il ne m'est permis d'en adresser à personne... Voici ma position: Il me reste au monde une consolation, la tendresse de ma fille. Je suis à la veille peut-être de voir cette tendresse se changer en mépris, en aversion... M. de Bourgueil veut conduire chez vous ma fille et moi, dans je ne sais quel but... Mais cela m'épouvante; je viens au nom de tout ce que j'ai souffert, vous demander aide ou du moins conseil dans cette extrémité, car, je vous l'avoue, monsieur, j'ai la tête perdue.

— Cette invitation, reprit le général Roland avec une anxiété croissante, comment se la sera-t-il procurée? Qu'elle vienne de ma femme, pour mille raisons c'est impossible... Eh! d'ailleurs, qu'importe! S'il veut faire chez moi un scandale horrible, invité ou non, aujourd'hui ou demain, rien ne l'arrêtera; lui écrire à ce sujet, ce serait provoquer, hâter un éclat. Que faire? que résoudre? vous engager à résister...

— Il me couvre à l'instant de mépris, de honte devant ma fille, répondit M^{me} de Bourgueil avec des larmes dans la voix, je perds la seule consolation qui me reste au monde.

— Mon Dieu! pauvre femme... je le sais... je le sais... et cet éclat, face à face avec elle et votre mari, serait aussi horrible pour vous qu'un éclat public...

— Ce n'est pas tout... en résistant aux ordres de mon mari, je perds à jamais l'affection de ma fille, sans savoir même s'il veut réellement me conduire chez vous pour m'y déshonorer à la face de tous.

— Quel serait alors son dessein?

— Celui qu'il poursuit depuis quelque temps: me rapprocher davantage encore de vous, de votre femme, de votre famille, afin d'augmenter le supplice que me cause ce rapprochement. Et puis enfin, je vous l'ai dit, il me domine par la peur que j'ai d'être avilie, perdue aux yeux de mon enfant. Ce dernier coup frappé, il ne peut plus rien sur moi, je lui échappe, il perd sa victime. Car vous ne savez pas que cet homme souffre autant par la jalousie, par la haine, que moi par la honte et le remords! Ce qui me soutient, moi, c'est l'amour maternel; ce qui le soutient, lui, ce qui lui donne le courage de garder près de lui cette malheureuse enfant, qui n'est pas la sienne, et qu'il accueille pourtant avec une feinte tendresse, ce qui lui donne ce courage, c'est l'assouvissement de la vengeance qu'il exerce chaque jour sur moi, en exultant devant ma fille *mes vertus de mère de famille*, ma conduite irréprochable.

— Oh! s'écria le général Roland d'une voix altérée par la douleur, quelle vie je lui ai faite!

— D'autres fois, et hier encore, il parlait de vous à ma fille.

— De moi!

— Oui, M. de Bourgueil lui vantait votre courage, votre gloire militaire, la noblesse de votre cœur.

— Devant vous! devant vous!

— Oui, et comme dans mon trouble et ma frayeur, je restais muette, ma fille, ignorant qu'elle retournait le poignard dans ma blessure, me reprochait ingénument de ne pas joindre mes louanges à celles que vous prodiguait M. de Bourgueil.

— Non, dit le général Roland en portant sa main à ses yeux, non, non, c'est horrible... horrible!...

— Que voulez-vous que je vous dise! reprit l'infortunée, pouvant à peine contenir ses sanglots, c'est à ce point que ma fille, cette innocente enfant, si douce et si tendre, me porte les coups les plus cruels; deux ou trois fois par hasard, elle s'est trouvée dans le monde assise à côté de votre femme et de sa fille, et elle a ressenti pour celle-ci tant de sympathie, que sans cesse maintenant elle me parle d'elle, de vous... devant M. de Bourgueil. Tout cela vous épouvante pour moi, et pourtant je ne voulais pas me plaindre; je ne me plains pas. La douleur m'arrache malgré moi ces paroles du cœur... C'est qu'aussi j'ai tant souffert depuis vingt ans!! sans oser... sans pouvoir le dire à personne, ajouta M^{me} de Bourgueil, ne pouvant retenir ses sanglots; j'ai en secret dévoré tant de larmes!!

Les yeux du général Roland se mouillèrent aussi, et il s'écria d'une voix vibrante de douleur:

— Ah! ces larmes que je verse, comme les vôtres, elles sont vaines, je le sais... Qu'elles

vous prouvent seulement mon remords du mal que j'ai fait ; oh ! je vous le jure ! souvent, bien souvent, au milieu de ces joies de la famille, ma seule vie maintenant, j'ai été navré en vous voyant pâle et triste, au milieu de ce monde où l'on vous traînait... Mais j'ignorais vos tortures de chaque jour dont la seule pensée me désespère pour vous et pour cette malheureuse enfant qui est ma fille enfin... si vous saviez combien de fois mes regards contraints se sont arrêtés avec angoisse sur sa douce figure, comme mon cœur battait, avec quelle amertume je me disais : Je ne serai jamais pour elle qu'un étranger... qu'un inconnu !

— Et croyez-vous, reprit M^{me} de Bourgueil sans pouvoir retenir ses larmes, croyez-vous que quand à la dérobée, je vous voyais ainsi regarder votre enfant, je ne souffrais pas, moi ?

— Je le sais, mes douleurs n'étaient, ne sont rien auprès des vôtres que moi seul j'ai causées... Aussi, je vous en supplie, dites que vous croyez à mon repentir, dites que vous me pardonnez.

— Oui, je vous pardonne, je vous ai toujours pardonné... Je suis certaine qu'il y a vingt ans, si, malgré votre légèreté, vous aviez pu prévoir ce que je devais souffrir, vous n'auriez pas abusé d'une faiblesse coupable, ou vous auriez accepté la vie de dévouement que je vous offrais. Tenez, puisque la fatalité nous réunit pour la dernière fois sans doute, je veux... je dois vous dire que depuis votre mariage vous avez gagné mon estime... Je ne vous parle pas de votre gloire à la guerre, de l'éminente position que vous devez à vos mérites. Non, cette gloire, ces succès, me touchent peu... Mais ce dont j'ai été touchée, profondément touchée, c'est d'apprendre combien vous aimez votre femme, si digne d'être aimée... car j'ai été à même de l'apprécier... C'est d'apprendre combien vous aimez votre fille, si digne aussi de votre adoration pour elle. Oui, en vous voyant révéler depuis tant d'années de si nobles qualités de cœur, j'ai excusé les égarements de votre jeunesse, généreusement expiés ; parfois même je me reprochais moins amèrement ma faute, me disant : Du moins je ne me suis pas abusée, dégradée à ce point, d'aimer un homme sans cœur !... ce cœur... a faiblement battu pour moi, qui avais à rougir d'un amour coupable. Mais il s'est montré tendre, délicat, dévoué, pour la femme irréprochable qui pouvait... bien heureuse telle-là !... qui pouvait avouer son amour devant les hommes et devant Dieu ! Peut-être m'auriez-vous aimée comme elle, si le sort m'eût destinée à être votre femme...

— Oh ! je ne pourrai jamais vous exprimer le bonheur que j'éprouve à vous entendre parler ainsi de ma fille et de ma femme ! Vous parlez de ma gloire ! Ma vraie gloire, c'est d'avoir regagné votre estime. Au moins, lorsque, dans sa candeur, votre enfant... notre en-

fant... prononcera le nom d'un père qu'elle ne doit jamais connaître... ce nom... vous ne le maudirez pas !

L'émotion du général et de M^{me} de Bourgueil était à son comble ; soudain celle-ci passa ses mains sur son front, comme si elle se fût éveillée d'un songe, tressaillit et s'écria :

— Mais nous sommes insensés ! A quoi bon ces vaines paroles, ces vaines larmes ? demain peut-être... votre fille, votre femme, que vous chérissez, seront comme vous, comme moi, victimes d'un affreux scandale.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il n'est que trop vrai ! Que faire ?

— Et l'heure presse... Je ne puis rester trop longtemps absente de chez moi, n'étant pas sortie dans ma voiture.

— Ah ! comme vous j'ai la tête perdue... A quoi nous résoudre ?

Après un moment de réflexion, le général dit à M^{me} de Bourgueil :

— Nous sommes ici chez mon meilleur, mon plus ancien ami.

— Oui... le major Maurice.

— Il y a vingt ans, il était, ainsi que M. de Bourgueil, témoin de cet horrible duel avec M. Delmare ; il sait donc tout ce qui vous concerne, vous et moi ; il est là. Permettez-moi de l'appeler ; il est homme de sang-froid, de conseil sûr et de résolution. Ne se trouvant pas comme nous en proie à mille émotions diverses, peut-être son avis nous éclairera-t-il.

— Soit, M. Maurice est homme d'honneur. Appelez-le ! Pour l'amour du ciel, ne m'abandonnez pas.

Le général Roland courut aussitôt à la chambre à coucher du major, où celui-ci avait dû retrouver Adalbert Delmare, et frappa en s'écriant :

— Maurice ! Maurice !

Au premier appel, le major sortit pâle et visiblement agité.

— Mon ami, lui dit le général, M^{me} de Bourgueil et moi perdons la tête ; je ne sais quel malheur nous menace, M. de Bourgueil a reçu ou s'est procuré, je ne sais comment, une invitation pour la fête de demain ; il veut forcer madame, et il le peut... à l'accompagner, elle et sa fille, à cette fête... Dans quel but, nous l'ignorons... mais il peut vouloir provoquer chez moi, devant tout Paris, un terrible scandale... Tu en prévois les suites... Maintenant, que faire ?

— Vous ignorez, madame, dit le major pensif, par quel moyen M. de Bourgueil s'est procuré cette invitation ?

— Oui, monsieur.

— Et tu es bien sûr, toi, que ta femme, ayant eu quelques relations dans le monde avec M^{me} de Bourgueil, ne l'aura pas invitée ?

— J'en suis certain ; pour mille raisons ma femme me l'aurait dit.

— Qui est chargé chez toi de remplir et d'envoyer les invitations ?...

— C'est Pietri.

— Lui ! s'écria le major en tressaillant, encore... lui !...

— Que veux-tu dire ?...

— Je crois maintenant deviner comment M. de Bourgueil a reçu une invitation.

Et après avoir assez longtemps réfléchi, pendant que le général Roland et madame de Bourgueil le regardaient avec une anxieuse attente, le major reprit :

— De deux choses l'une : ou M. de Bourgueil veut faire un terrible éclat chez toi, ou il veut seulement y conduire madame et sa fille pour les mettre en ta présence, par une de ces recherches de méchanceté qui lui sont familières.

— Il ne peut avoir que l'un de ces deux buts, Madame de Bourgueil et moi en sommes convaincus.

— Il faut donc, pour parer à tout événement, que M. de Bourgueil n'assiste pas à la fête de demain ; il y a un moyen pour cela, je crois, je l'emploierai.

— Oh ! Maurice... tu serais notre sauveur !

— Ah ! monsieur... pour moi... pour ma fille... je vous aurai une reconnaissance éternelle !

— Malheureusement, madame, je ne puis encore répondre de rien ; il se peut que je réussisse, j'emploierai du moins tous mes efforts à cela.

Tout-à-coup la servante du major frappa à la porte en s'écriant :

— Monsieur !... monsieur !...

— Qu'est-ce ? dit le major en se rapprochant de la porte, je vous avais formellement défendu de recevoir personne.

— C'est vrai, monsieur, reprit la servante toujours en dehors, mais il s'agit d'une chose qui ne souffre aucun retard... un homme est là... il m'a conjuré, au nom de votre amitié pour le général Roland, de venir vous avertir.

— Quel est cet homme ? dit vivement le major, son nom ?

— M. Pietri, dit la voix de la servante, il est l'homme de confiance de monsieur le général.

— Pietri !... s'écria le général, ah ! il faut en effet qu'il s'agisse d'une chose grave... ce fidèle serviteur ne viendrait pas sans cela.

— Pietri ici... dit à part le major, est-ce le comble de l'adresse et de l'audace... ou me serais-je trompé sur lui ?

— Monsieur, dit M^{me} de Bourgueil avec anxiété au général, l'heure me presse... et si j'étais vue de cet homme...

— Ne craignez rien à ce sujet, madame, reprit le major. Pendant que vous allez sortir par l'antichambre, je resterai avec Pietri dans une pièce voisine d'où il ne pourra vous voir.

Et il dit à la servante à travers la porte :

— Faites entrer cette personne dans la salle à manger, j'y vais à l'instant.

Puis s'adressant à M^{me} de Bourgueil :

— Madame, il faut partir.

— Ah ! monsieur, mon sort, celui de ma fille est entre vos mains !

— Comptez sur mon dévouement, madame ; ce qu'il est humainement possible de faire... je le ferai !

— Adieu... dit le général à M^{me} de Bourgueil d'une voix étouffée, adieu !

Et il tendit la main à M^{me} de Bourgueil, qui la prit, et la serra en lui répondant avec une émotion non moins profonde :

— Adieu... et pour toujours adieu...

Tous deux sortirent, précédés du major Maurice, qui alla dans la salle à manger retrouver Pietri, pendant que M^{me} de Bourgueil remontant en voiture, regagnait Paris.

XXII.

M^{me} de Bourgueil ayant quitté la maison du major Maurice, celui-ci rentra dans son cabinet avec le général Roland et Pietri, dont les traits étaient empreints de leur bonhomie habituelle.

Le général s'adressant avec inquiétude à son vieux serviteur, lui dit :

— Pietri, qu'y a-t-il ?

— Ah ! général, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici ; mais M. le major n'étant pas rentré à l'hôtel cette nuit, j'ai espéré le trouver chez lui afin de le prévenir d'un malheur qui vous menace.

— Un malheur ! s'écria le général ; quel malheur ?

— Je n'avais pas voulu vous inquiéter avant d'avoir vu M. le major ; telle est la cause de mon silence de ce matin envers vous, mon cher maître ; mais le temps presse : il vaut mieux, je crois, tout vous révéler ; vous aviserez ensuite avec M. le major.

— Pietri, s'écria le général Roland, s'agit-il de M^{me} de Bourgueil ?

— De M^{me} de Bourgueil ? reprit le Corse d'un air surpris. Non, monsieur ; pas le moins du monde.

— Ah ! Maurice, dit le général avec anxiété, de quoi suis-je donc menacé ? la journée est fatale.

— Parlez vite, Pietri, dit le major en attachant sur le Corse un regard de plus en plus observateur et pénétrant. De quoi s'agit-il ?

— Le voici, monsieur le major : Hier, en rentrant à l'hôtel, après avoir accompli diverses commissions pour M^{me} la comtesse, je trouve une lettre chez le concierge. Dans cette lettre on me dit : « On sait votre attachement pour le général Roland, votre maître ; si vous voulez lui rendre un grand service, trouvez-vous ce